

Notre mère vivait pour les autres et très peu pour elle-même. Jamais pourtant je ne l'ai entendue s'apitoyer sur son sort. Au contraire, elle considérait que beaucoup de ses congénères féminines avaient de bonnes raisons de se plaindre, mais elle, sûrement pas. « Regardez, il nous arrive de partir en vacances ; votre père gagne bien sa vie ; j'ai une machine à laver ; nous avons une voiture ; on ne manque de rien, mes enfants ! » Le bonheur commençait à se mesurer en volumes et, à cette aune, c'est vrai, Mome disposait d'une partie des choses que la société mettait en rayons.

Mome avait deux principes, étroitement imbriqués : ne pas se plaindre et toujours regarder en-dessous d'elle. En-dessous de soi, on trouve toujours plus moche, plus petit, plus pauvre. Ainsi sa plus proche amie d'enfance vivait avec un mari alcoolique qui, quand il était pris de delirium tremens, la battait sauvagement à coups de ceinture. Dans un registre moins misérable, toutes les femmes du village menaient une existence faite de servitudes multiples : maternité, cuisine, ménage, ferme. Elles connaissaient le sens de l'expression « porter sa croix » et, dès l'âge de trente ans, elles se fagotaient de tristes oripeaux sans couleur. Notre mère, heureusement, avait ouvert quelques brèches émancipatrices. Au début des années 60, elle s'était mise au pantalon corsaire, puis au pantalon fuseau, à l'imitation de Brigitte Bardot. Elle fréquentait occasionnellement le salon de coiffure et savait aussi tenir un volant, ce qui était très moderne. Mais ces quelques fantaisies mises à part, ma mère ne vivait qu'au travers des siens, à eux totalement consacrée.

Le matin, alors que nous traînions au peu au lit, je devinais à travers les frères doisons de la Baraque l'accomplissement des premières tâches de sa journée. Après avoir ouvert les volets, vidé le cendrier du poêle, allumé le feu, distribué quelques aliments aux oiseaux et aux chats du voisinage, elle tranchait le pain pour le mettre à griller. Puis c'était le cliquetis discret des bols. Elle dressait la table du petit déjeuner

en feutraient ses mouvements pour ne pas nous réveiller. Si tout à l'heure elle avait un peu de temps devant elle, elle commencerait à préparer le repas de midi. Car elle a toujours eu cette hantise :

- Mes enfants ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous faire à manger ?

En posant cette question, elle s'asseyait, rajustait un peigne dans sa belle chevelure blonde et soupirait. Elle allait réfléchir quelques secondes, prendre l'avis des uns et des autres et trancher, toujours en essayant de faire plaisir à chacun. Pour elle qui passait chaque repas pratiquement debout ou alors posée d'une fesse sur une chaise (un siège éjectable, devrais-je dire), l'engrenage des repas prenait une allure de cauchemar.

Je l'entendis qui tirait doucement le tiroir du buffet, puis qui traitait vers le réfrigérateur, en sortait le beurre, tout en gardant un oeil sur la casserole de lait fumante. Tout serait bientôt prêt. Elle n'allait pas tarder à nous faire signe.

Naturellement Mome était la dernière à se glisser au lit. Auparavant elle passait

quelques minutes solitaire dans la cuisine - qui nous faisait aussi office de salle de bains - et, face à la glace, se couvrait le visage de crèmes. C'était le seul moment de la journée qu'elle consacrait à elle-même, à son physique, à sa beauté, à sa jeunesse.

Comme des billots de bois, stupides...

La somme de travail et de temps qu'elle donnait à ses proches avait usé notre pauvre mère. Elle était une boule de nerfs aux réactions inattendues et incontrôlables. Elle sautait en l'air au moindre bruit : une fourchette qui chutait sur le plancher, un bouchon extrait avec trop de vivacité, le toc toc d'un visiteur aux carreaux... Un cri jaillissait de sa poitrine : « Ah ! Mon Dieu ! » Haletante et tremblante, elle prenait conscience de la démesure de sa réaction et une bouffée de honte l'envahissait alors. « C'est plus fort que moi ! » disait-elle tandis que ses jolis yeux bleus se brouillaient d'un voile humide.

D'autres fois, pour un bouton de chemise débouté, une vinaigrette ratée ou une tarte trop grillée, elle s'effondrait en pleurs, en proie au plus profond découragement : « Ah ! Mes enfants, je ne suis bonne à rien ! Je dénigrait-elle. Bonne à rien, vous dis-je ! »

Ces lamentations et ces larmes nous perçait le cœur. Pourtant nous étions statufiés, incapables d'un geste ou d'une parole de consolation. Mome avait tout jeté dans la balance, sans calcul et sans arrière-pensée, et nous, nous étions là comme des billots de bois, stupides, grossiers et égoïstes. Seule ma sœur, sans doute parce qu'elle était de son sexe, lui apportait un semblant de réconfort en allant se blottir contre elle. Mome était une sainte et je réalise aujourd'hui combien, à force d'être gâtés, nous étions devenus capricieux et exigeants.

Elle poussait la porte de la chambre. Dans l'entrebâillement, un rai de lumière soutenait le nimbe doré de sa tête :

- C'est prêt, les enfants. Debout !

Jean-François DONNY



Mome

Les étincelles du hasard

(Suite de la page 1)

maine sculptée connue). Cet hommage de l'homme pré-historique s'adresse plus à la maternité qu'à la femme et il témoigne que « l'instinct reproducteur est le point de départ de toutes les plus hautes conquêtes de l'homme. » (Elie Faure) L'art venait de naître après une évolution biologique de près de quinze milliards d'années et la femme en était la première inspiratrice. Des civilisations africaines aux civilisations

précolombiennes, de l'art grec puis romain à l'art de la Renaissance, de Papouasie ou d'Égypte, l'acte créatif tente « de rendre compte du phénomène féminin, pour le percevoir, le retenir dans le souvenir. » (Ph. Muray)

Le gonflement des pensées
Devant le spectacle d'une femme nue, le temps semble s'arrêter. Le passé n'existe plus et il n'y a plus de « projet ». « Sortie brève hors de la temporalité, donc hors de la mort » précise Phi-

lippe Muray et de citer le sculpteur Rodin devant l'arrivée d'un de ses modèles et « le gonflement des pensées qu'elle provoque ». Le corps féminin lorsqu'il est présent réfute l'espace qui l'entoure et s'il disparaît, la catastrophe n'est pas loin. Il en fut ainsi pour les étincelles de hasard de ce pauvre Adam dont la légende précise que son sperme répandu a nourri des démons qui furent à l'origine des générations perdues du déluge et de la tour de

Babel ! Les catastrophes humaines auraient donc pour origine l'absence d'amour et la frustration de l'homme si l'on en croit le texte sacré.

Puisse cette éblouissante pensée affleurer l'esprit de tous les intégristes dont l'obsession est de salir et cacher le désir sexuel et qui préfèrent Thanatos à Eros. La haine de la femme conduit à l'effondrement des tours de Babel tandis que l'amour de celle-ci provoque le gonflement des pensées.